ARTHUR SCHNITZLER

LA RONDE

(Reigen)

Traduction et adaptation de
Natascha Rudolf

Répertoire Germanique

EDITIONS DU BRIGADIER

La Ronde présente dix dialogues entre un homme et une femme, avant et après un rapport sexuel. Plus que d'amour, il est ici question de sexe, de désir, de séduction, mais aussi de jeux de pouvoir, de quêtes existentielles et de déceptions. Se découvre aussi la proximité insoupçonnée, mais bien réelle, qui existe entre toutes les couches sociales, depuis le prolétariat jusqu'à l'aristocratie.

L'adaptation de Natascha Rudolf est conçue pour deux comédiens, interprétant à eux seuls les dix personnages de ce chassé-croisé amoureux. Le texte, légèrement resserré, propose une épure rythmée et contemporaine, qui va directement à l'essentiel.

Cette version de *La Ronde* a été créée en septembre 2017 à la Scène Thélème à Paris avec Patrice Botella et Fanny Touron. Elle a été reprise à Présence Pasteur lors du Festival d'Avignon 2021 avec Arnaud Chéron et Fanny Touron.

Arthur Schnitzler (1862-1931) est un romancier, dramaturge et médecin autrichien. La Ronde *est sa pièce la plus célèbre. Elle date de 1897, mais n'a été publiée à Vienne qu'en 1903, sous tirage privé, devenant aussitôt un best-seller « sous le manteau ». La première représentation « officielle » a eu lieu en 1920 à Berlin et engendra l'un des plus grands scandales théâtraux du XX*e *siècle. Il y eu un procès, à la suite duquel la pièce fut interdite sur scène jusqu'en 1982 !*

Prix : 11,00 €
ISBN : 978-2-494702-51-6

9 782494 702516

EDITIONS DU BRIGADIER

Personnages

La prostituée

Le soldat

La bonne

Le jeune homme

La jeune femme

Le mari

La jolie fille

Le poète

L'actrice

Le comte

Lieu

À Vienne, autour de 1900

1. La prostituée et le soldat

Tard, près d'un pont, le soldat arrive en sifflant.

La prostituée. — Viens, bel ange.

Le soldat ralentit.

Le soldat. — Ah, c'est moi le bel ange ?

La prostituée. — Bien sûr, qui d'autre ? Allez, viens. J'habite à deux pas.

Le soldat. — J'ai pas le temps. Je dois rentrer à la caserne.

La prostituée. — T'y seras bien assez tôt, à la caserne. Chez moi c'est mieux.

Le soldat. — Ça c'est bien possible...

La prostituée. — Allez... viens.

Le soldat. — Laisse-moi tranquille. De toute manière, j'ai pas d'argent.

La prostituée. — J'ai pas besoin d'argent.

Le soldat s'arrête.

Le soldat. — T'as pas besoin d'argent ? T'es qui pour pas avoir besoin d'argent ? *(Elle ne répond rien.)* J'parie qu't'es celle dont m'a parlé Huber.

La prostituée. — Je connais pas de Huber.

Le soldat. — J'parie qu'c'est toi. Tu sais, le grand café. De là, il t'a raccompagnée chez toi.

La prostituée. — Du grand café, il y en a un bon paquet qui m'ont raccompagnée chez moi. Oh ! Oh !

Le soldat. — Bon ben, allons-y. Allons-y.

La prostituée. — Ah, parce que maintenant t'es pressé ?

Le soldat. — Tu veux qu'on attende quoi ? Qu'il neige ? T'habites loin ?

La prostituée. — À dix minutes.

Le soldat. — Ça me fait trop loin. Donne-moi un baiser.

La prostituée, *l'embrassant* — Tu sais quoi — si ça te fait trop loin — là... là

Elle lui indique un coin.

Le soldat. — Ah non, ça le fait pas.

La prostituée. — Avec moi, ça le fait toujours. Va savoir si demain on est encore en vie. *(Il sursaute.)* Gaffe ! Il fait sombre. Si tu glisses, tu te fiches dans le fleuve.

Le soldat. — Ce serait pas pire.

La prostituée. — J'aimerais bien avoir un amoureux comme toi.

Le soldat. — J'te f'rais trop d'scènes de jalousie.

La prostituée. — J'm'appliquerais à t'faire passer ça.

Le soldat. — Ha !

La prostituée. — Pas si fort. Parfois, y'en a tout d'même qui patrouillent. T'y crois toi, qu'on est en plein milieu d'la ville ?!

Le soldat, *l'ayant attrapée.* — Ah ! Toi !

La prostituée. — Tiens-toi que'qu'part.

Le soldat. — Aie pas peur.

***

Le soldat. — Bon allez, j'te lâche.

La prostituée. — Qu'est-ce t'as à cavaler comme ça ?

LE SOLDAT. — La caserne.

LA PROSTITUÉE. — Dis, toi, comment tu t'appelles ?

LE SOLDAT. — En quoi ça t'intéresse, comment je m'appelle ?

LA PROSTITUÉE. — Moi, je m'appelle Léocadia.

LE SOLDAT. — Ha ! J'savais même pas qu'ça existait, un nom pareil.

LA PROSTITUÉE. — Dis !

LE SOLDAT. — Quoi ? Qu'est-ce que tu veux ?

LA PROSTITUÉE. — Dis, tu m'donnerais pas une pièce pour ma chambre ?

LE SOLDAT. — Ha ! Bien le bonjour Léocadia !

LA PROSTITUÉE. — Va donc, hé, radin ! Raclure !

Il part.

2. LE SOLDAT ET LA BONNE

Dimanche soir. Un chemin menant à des allées sombres. Musique lointaine et entrainante.

LA BONNE. — J'adore danser.

Le soldat la prend par la taille.

LE SOLDAT. — Comment vous vous appelez ? Cathy?

LA BONNE. — Vous, vous avez toujours une Cathy dans la tête.

LE SOLDAT. — Non... je sais, je sais... Marie.

LA BONNE. — Dites, il fait noir, là. J'ai la trouille...

LE SOLDAT. — Faut pas avoir peur quand je suis avec vous. Tout de même...

La bonne. — Mais où est-ce qu'on arrive par-là ? Y' a plus un chat. Venez, on fait demi-tour. Il fait trop sombre !

Le soldat, *tirant sur sa cigarette.* — Il fait plus clair là ! Haha ! Mon p'tit trésor !

Il la tripote.

La bonne. — Ah ! Vous faites quoi là ?

Le soldat. — Que le diable m'emporte s'il y en avait une de plus gironde que vous ce soir au dancing, mamzelle Marie !

La bonne. — Parce que vous les avez toutes tâtées comme ça ?

Le soldat. — On en sent des choses en dansant. Pas mal de choses, ça oui ! Ha !

La bonne. — Mais avec la blonde au visage de travers, vous avez plus dansé qu'avec moi.

Le soldat. — Dites voir, mamzelle Marie...

La bonne. — Vous allez me brûler avec votre cigarette...

Le soldat. — Pardon, mamzelle Marie. On se dit tu ?

La bonne. — On se connaît pas encore si bien...

Le soldat. — Y'en a plein qui peuvent pas se blairer et qui se disent quand même tu...

La bonne. — La prochaine fois quand nous... mais Monsieur... !

Le soldat. — Dites Franz, mademoiselle Marie.

La bonne. — Soyez donc pas si entreprenant – si quelqu'un venait !

Le soldat. — Et quand bien même quelqu'un viendrait, on n'y voit pas à deux pas.

La bonne. — Mais faites donc attention, y'a un truc là, un peu plus je tombais.